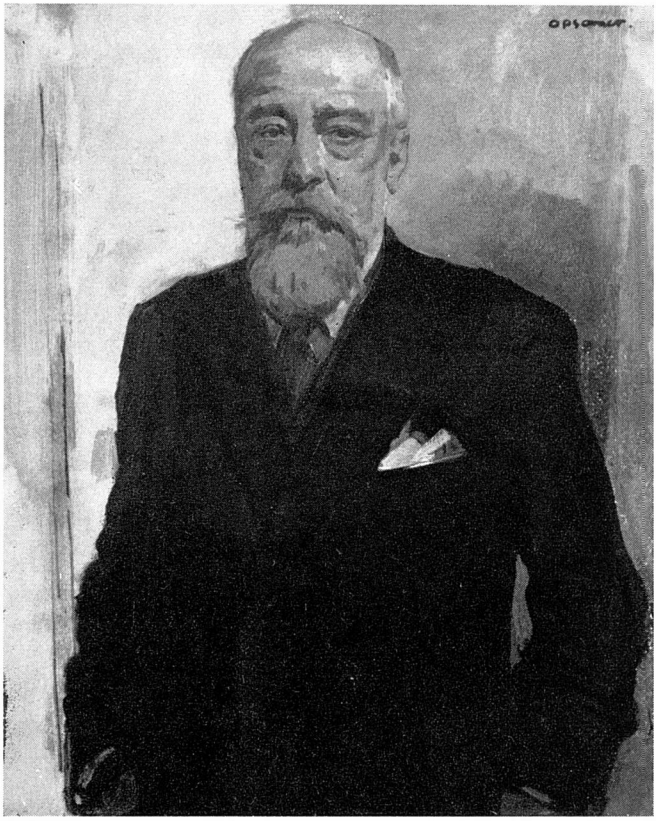
www.academieroyale.be



C. Lauzye.

www.academieroyale.be

NOTICE SUR

GUSTAVE VANZYPE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Né à Bruxelles, le 10 juin 1869,
décédé à Watermael-Boitsfort, le 12 septembre 1955.

La critique d'art, expression d'un genre littéraire autonome, assure une survie aux créateurs, à leur métier et à la psychologie de leurs œuvres.

Ancien directeur de la Classe des Beaux-Arts, en l'année 1929, et président de l'Académie en 1938, Gustave Vanzype ne cessa d'être attentif à la sensibilité des génies de l'École Flamande, en la personne de Breughel et de Rubens. Durant toute son existence il se tint en contact avec les artistes de son temps, suivant leurs recherches et déterminant les caractères de chacun non sans rappeler chaque fois l'exemple des maîtres qui représentent les constantes de l'Art Belge.

Cet essayiste reste le plus bel exemple du critique désintéressé et objectif. Ses monographies sont des travaux définitifs. Après l'exposition du Centenaire, qui eut lieu au Cercle Artistique, Van-

www.academieroyale.be

zype trace un panorama de *L'Art Belge au XIX*e *siècle*, ouvrage de synthèse, de nature encyclopédique valant par la justesse de ses observations.

Né à Bruxelles en 1869, orphelin de bonne heure, Vanzype dut se suffire à lui-même et il refusa le confort assuré d'un négoce pour suivre sa vocation d'écrivain. Le journalisme était la seule voie qui lui fût ouverte. Après une tentative d'emploi à Paris, il collabore dès sa vingtième année à *La Nation*, à *L'Étoile Belge* de Madou, puis à *La Gazette* (1891). Il devient rédacteur en chef du grand quotidien *L'Indépendance Belge*, organe du libéralisme intellectuel, ce qui l'absorbe tout entier et ne lui permet pas de consacrer son temps à cette rubrique de luxe qu'est la critique d'art.

Il a fallu un écrivain de sa valeur pour attirer l'attention sur l'importance d'une critique dont les manifestations tenaient fort peu de place dans les journaux belges d'avant 1900.

Il convient de retenir dans la biographie d'un auteur les circonstances qui conditionnent sa façon de travailler. L'exercice de sa profession entraîne le jeune journaliste à se rendre à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles où il rencontre Julia Frezin, qui devait devenir Madame Vanzype. Elle suivait les cours de l'atelier Jean Portaels, portraitiste de la Malibran et professeur, qui forma des élèves notables, Laermans, Ciamberlani, Gilsoul et d'autres. Bien qu'elle ait pris ses

www.academieroyale.be

diplômes de professeur de dessin à Louvain, Madame Vanzype n'enseigna jamais. La vie et son instinct accordèrent à l'esthète ce qui avait manqué à sa prime adolescence, la présence d'une compagne idéale permettant de fonder un foyer. A des dons artistiques, sa femme joignit une délicate compréhension contribuant à créer l'atmosphère mentale et physique favorable à l'épanouissement et à la détente d'un esprit soumis au mouvement incessant de la pensée.

Monsieur et Madame Vanzype avaient chargé, en 1905, l'architecte Lambot de construire rue Felix Delhasse un immeuble dont la façade ne passait pas inaperçue. Ils y vécurent jusqu'en 1945 et la quittèrent à regret pour rejoindre leurs enfants dans la maison qu'ils occupaient non loin de la zone forestière de l'ancien Boitsfort, avenue Van Becelaere. Ayant perdu sa chère femme, Gustave Vanzype retrouve en sa fille et en son gendre l'active compréhension que créent les liens du sang et de l'intelligence. Son vaste cabinet de travail, sa table placée près de la fenêtre, ses livres et les répertoires qui, rangés à portée de sa main, répondent aux appels du cerveau subsistent tels il les a laissés. Par-dessus le lambris, figures et paysages aimés font signe à l'écrivain et complètent le cadre d'un domaine affectif sur lequel plane encore l'image de sa personnalité.

www.academieroyale.be

Iconographie.

Le dessin à main levée est le mode d'expression le plus intime. Traité avec la fidélité d'un Holbein rehaussé de sanguine, le crayon d'*Albert Cels* garde la vérité d'un portrait tracé à l'âge où des fils d'argent adoucissent la physionomie. Par contre le marbre blanc durcit l'arcade sourcilière, donne plus d'importance à l'ossature nasale et marque davantage l'accent circonflexe de la moustache recouvrant le point d'exclamation d'une barbe modelée suivant la courbe du visage. Cet homme que sa valeur a placé très haut n'a jamais affiché une morgue que pourraient lui attribuer ceux qui n'ont pas approché sa bonté profonde. *Alfred Courtens* a sculpté un buste commémoratif atténué par les ombres heureuses que le temps apporte à toute effigie.

Un portrait peint par *Isidore Opsomer*, ami fidèle, remplace le maître absent. Le peintre et le critique se rencontrent dans la manière d'observer et de noter. Preste et réduit à l'essentiel, le style de l'écrivain est convaincant non sans pousser l'œuvre par un trait qui renforce le but à atteindre, de même que Opsomer choisit l'accent qui va révéler le caractère du personnage. La vigueur nuancée du portrait de *Gustave Vanzype* laisse un souvenir pénétrant comme le regard qui survit derrière le pince-nez. Le peintre découvre, sous un vaste

www.academieroyale.be

front, l'attitude réfléchie de l'écrivain. Il le fixe à grands traits vus en profondeur, suggérant les idées que l'analyste va exprimer avec aisance et promptitude. Tempérant les élans de la brosse pour laisser parler le modèle, son confrère sait que, riche de biens spirituels, il ne convient pas d'ajouter quoi que ce soit, le tout est de saisir l'intelligence du modèle dans sa réalité coutumière.

Les maîtres d'autrefois.

La ferveur que suscitent la science et la conscience du libre critique se partage entre deux groupes d'études. L'auteur détermine pourquoi *Pieter Breughel*, l'aérien, reste le classique flamand du milieu du XVIe siècle. En des pages condensées et mûries il met en lumière *Pierre-Paul Rubens*, « génie raisonnable ». Ces deux livres, sous l'aspect condensé qui répond aux aspirations d'un lecteur averti, représentent l'essentiel de son apport à l'histoire de l'art flamand. Ils méritent que l'on s'y arrête.

Une de ses *Méditations devant les Images* est consacrée au chantre des « fêtes de la chair ». A propos de *L'Enlèvement des Filles de Leucippe*, le philosophe découvre, en termes magnifiques, le sensationnisme rubénien : « Ces nus, agités par l'instinct de l'homme, disent que la passion est voulue par ces dieux subissant les lois dont ils

www.academieroyale.be

sont les symboles. Ils le disent dans leur force virile ou tendre qui fait irradier un peu de leur substance dans la lumière ou dans l'ombre rose qui caresse les aisselles et les flancs ».

La matière et l'esprit sont les deux états extrêmes d'une même substance dont est faite l'œuvre d'art. Plus l'artiste infuse de lui-même à la matière, plus elle est vivante et survit. Ces caractères se retrouvent aussi dans l'historiographe de Rubens, lequel, par intuition, a perçu et rendu les nuances de plus d'un talent.

Poursuivons la pensée de notre auteur à propos du langage de Rubens. Il observe « qu'il suffit d'une gorge ou d'une épaule découverte, ou seulement de la vigueur d'une forme frémissant sous l'étoffe, ou d'un rayon de lumière sur la couleur pour que, même dans un drame religieux, la promesse subsiste. Fromentin s'en émerveille devant *La Montée au Calvaire*. En des pages célèbres, après avoir évoqué l'horreur des sujets, il constate que les tableaux donnent *la sensation* du triomphe ». L'écrivain perçoit et rend l'émotion qui nous saisit devant une œuvre de Rubens, « ce génie qui étreint et crée, conseille l'étreinte et la création... d'autres enveloppent la beauté de mystère. Lui s'élance avec ses héros, il nous entraîne. Ses dieux qui sont des hommes rayonnent ; autour d'eux toutes les choses paraissent semblables à des trophées conquis ». Vanzype voit les héros « obéissant à l'instinct mais très nobles ».

www.academieroyale.be

Bénéficiant d'une affinité particulière, le psychologue fait de Rubens son modèle : une haute culture sans cesse enrichie par l'étude, une vie parfaitement ordonnée au cours de laquelle l'homme et l'artiste paraissent maîtres de toutes leurs impulsions. Devant le dernier portrait de *Rubens vu par lui-même*, l'analyste attribue à l'impuissance qui gagne ses mains, créatrices de vie et de beauté, l'aveu d'un regard attristé. On devine que l'écrivain a vécu avec Rubens et, après avoir approfondi la connaissance de son œuvre, empli de l'esprit du créateur, le poète imagine et met en scène le peintre vieillissant voulant fixer pour la postérité le visage d'*Hélène*. L'histoire de l'art inspira au critique un lever de rideau qui fut interprété au théâtre du Parc par Gournac.

« Ici l'auteur polit avec délectation les répliques d'un dialogue auquel il a longtemps rêvé. Selon lui il ne suffisait plus à Hélène Fourment d'être la femme de Rubens ; elle eût voulu s'entendre appeler la dame d'Elewijt ». Ainsi écrit Lucien Christophe dans la préface aux meilleures pages du maître, livre qui lui fut demandé par Gustave Charlier. L'un au titre littéraire, l'autre en qualité de critique, Charlier et Vanzype furent membres de l'Académie Royale des Sciences, en même temps qu'ils appartenaient à l'Académie de Langue Française.

De sa première pièce, *L'Enfant*, créée en 1893,

www.academieroyale.be

aux *Liens*, joués sur la scène du Théâtre du Parc en 1912, Vanzype développe son théâtre d'idées en une série de drames généreusement humains. Il le fait avec la sincérité qu'il apporte à tous ses écrits. Conteur et romancier son style est le reflet d'une pensée alerte mais réfléchie. Nul doute que le don d'exposition n'ait contribué à la clarté de son expression technique appliquée à l'analyse des créations picturales. Qu'il soit permis, à un auteur qui se réclame de sa manière, de croire que l'historien survit au dramaturge : la sérénité de l'esthète perdure au delà des idées exposées sur la scène de l'actualité.

Les maîtres d'aujourd'hui.

Éclectique sans compromission, défendant ses opinions avec courage et droiture, après avoir combattu par la plume en de nombreuses chroniques en faveur d'un art belge longtemps dédaigné ou non apprécié à sa juste valeur, Gustave Vanzype est appelé à siéger parmi les membres de la Commission Administrative des Musées Royaux. A côté de peintres, d'archéologues et d'amateurs éclairés, il émet des jugements basés sur le bon sens et la raison.

Pour Vanzype, l'École Belge s'affirme dans les toiles où *Henri Leys* réalise ses œuvres décoratives ayant l'allure de fresques. L'historien étudie l'évolution du peintre et il le situe au cœur de la sensi-

www.academieroyale.be

bilité flamande. Il poursuit son développement et applique une vision originale aux paysages d'*Hippolyte Boulanger* (Éd. De Sikkel, 1949). Un volume de 1936 est consacré aux *Frères Stevens*, l'un s'étant voué à l'intérêt que l'homme porte à la race canine et l'autre étant devenu le peintre de la Parisienne du Second Empire (Édit. Nouvelle Sté d'Éditions 1936). En 1908, l'écrivain publie aux Éditions Van Oest sa monographie révélant à lui-même *Frans Courtens*, maître des bords de l'Escaut, et établissant le réalisme impressionniste de Courtens, à propos duquel il souligne les échanges entre « la chaleur animale et la vie végétale confondues dans une couleur lumineuse d'où surgit la révélation d'une émotion qui conduit à l'esprit ». Après avoir commenté ce qui subsiste de notable dans la production de nos peintres pris individuellement, tel *Laermans*, l'analyste consacre un volume à l'ensemble des *Maîtres d'Hier* (Vie Intellectuelle 1922). Il établit la liaison entre ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui à la faveur de « leur permanent équilibre, ne touchant aux formes vivantes que pour accentuer les caractères, le rythme et les harmonies »**.

(**) Sans oublier de mettre *Henri de Braeckeleer* au centre du siècle et de l'École, Vanzype définit le caractère de chaque peintre, le place dans son cadre d'époque et désigne les chefs-d'œuvres qui perdureront. Il a dressé le catalogue des maîtres dont il parle.

www.academieroyale.be

Son œuvre est durable, en ce qu'il n'est pas possible à un étudiant ou à un savant de retracer la vie des peintres de l'époque où Vanzype a vécu, sans recourir à ses travaux. « L'art nouveau, écrivait-il, n'est jamais dans les modes brusquement adoptées ; il s'élabore dans le silence. On n'en devine pas immédiatement toute la beauté ; la vraie beauté n'a pas de clameurs, elle n'est point assez sûre d'elle-même. »

Outre ses nombreux articles parus dans les quotidiens, Gustave Vanzype laisse des communications publiées dans le *Bulletin de l'Académie.* (1924-1925-1926-1927-1928-1929). Il ne faisait aucun départ entre la science historique et l'art d'interpréter un document. Son sens de la vie anime des œuvres consacrées aux grandes époques de notre histoire. Il s'affirme comme un rare critique d'art.

Ses confrères gardent mémoire du penseur qui resta lui-même jusqu'au soir d'une vie de travail. Au sortir des séances auxquelles il avait pris part, en quittant le Palais des Académies, il ne cessait de poursuivre sa « méditation devant les images ». Ainsi nous apparaît-il dans le jardin qui entoure sa demeure, au côté de son cher Lucien Christophe et passant sous le haut araucaria où il aimait rêver, faisant trève à une œuvre qui ne prit fin qu'avec lui-même.

Pierre POIRIER.